

Les carnets de brouillon
de la galerie Sens Intérieur

«La vie est un brouillon qu'on ne mettra jamais au propre»
Wolinski



**Jusqu'au 16 mars
2013
Exposition
« Poétiques encrées »**

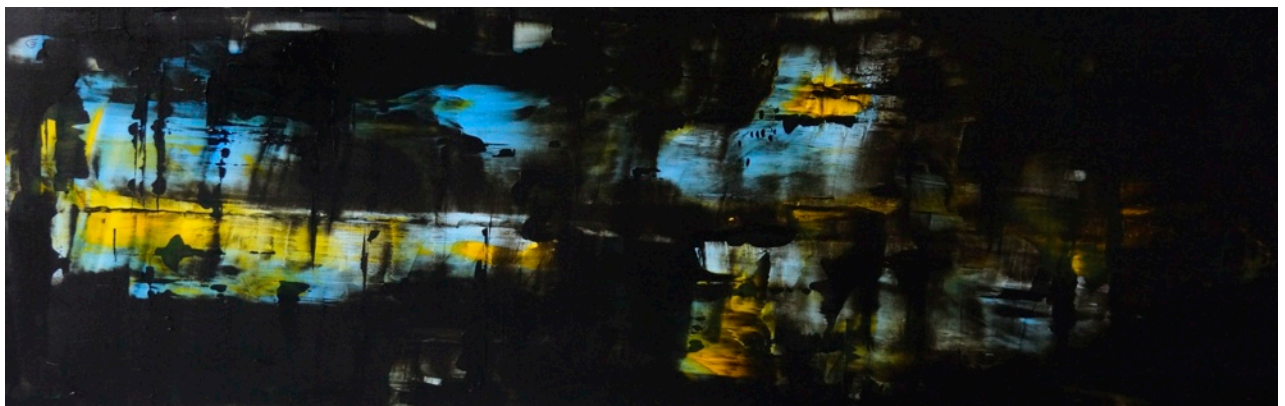
**Le Printemps des Poètes à
la galerie SENS INTERIEUR**

Joëlle et Jean-Marc EYRAUD
en lecture et guitare sur des
écrits de Marc Le Bot ...



Joëlle EYRAUD - « Reflets 4 »

Joëlle EYRAUD - « Ode maritime »



EDITORIAL

Ce numéro 4 de EBATS de SENS est consacré exclusivement à la soirée du 8 mars dernier qui constituait tout à la fois le vernissage de l'exposition «Poétiques encrées» et une contribution au 15ème

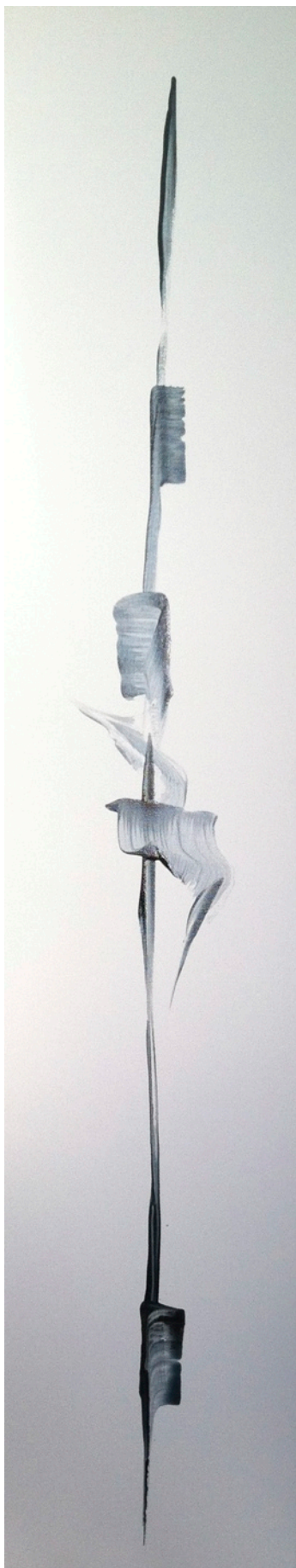
«Printemps des Poètes» qui porte cette année sur «Les voix du poème».

Joëlle et Jean-Marc EYRAUD nous ont offert lors de cette soirée une lecture musicale pleine de sensibilité et de sens sur l'art tel que l'a exprimé **Marc Le Bot** dans «La folie du

Calife». ... **Texte sublime sur l'art et l'artiste !**

De nombreuses personnes ont souhaitées recevoir ce magnifique texte.... c'est chose faite ci-après.

Bruno BERNARD



Joëlle EYRAUD
« Energie végétale 3 »

**«La folie du Calife»
de Marc Le Bot
(Extraits choisis par
Joëlle Eyraud)**

La poésie provoque un éblouissement des yeux. L'art est le mouvement de la pensée qui ne cesse d'interroger ce secret. La pensée du néant est nécessaire à l'art. La pensée de l'art est celle qui s'émeut de ce que puissent être pensées, ensemble, la séparation et l'intimité.

Le non-peint, «l'inanité sonore» de «l'aboli bibelot», les écarts entre les termes des métaphores, les bruits de bouche et les traces du pinceau, tous ces riens ne sont pas rien : leurs vides ou leurs écarts sont cette force agissante qui, mettant la pensée en mouvement, fait qu'elle vient se buter à l'énigme des choses dans l'expérience que nous nommons «beauté».

Le vide serait cet écart qui unit - sépare les contraires selon Héraclite. Il faut que chaque terme, en s'opposant à l'autre avec éclat, flambe de toutes ses couleurs. L'art n'est pas rassurant : quand même il représente des choses familières, il contraint nos pensées à d'étranges détours. Les images de peinture, quelque ressemblantes qu'elles soient, interposent leur éclat entre l'esprit et les objets qu'elles offrent à la pensée. Elles opèrent une métamorphose artificieuse des contours, une transmutation de la substance et de la

couleur des choses. Leur charme tient à cette perversion. Aux choses communes elles-mêmes, elles donnent un air insolite. L'insolite serait le révélateur d'une autre sorte de vérité de ces êtres et choses. Il serait, pour ces peintres, le détour qui, étrangement, les conduirait à une plus grande ressemblance de leur image à son modèle.

La connivence ou l'affrontement des teintes, des lumières, des matières, dans tout tableau, sont la chance, que courent et que font courir les peintres. Nos regards, comme leurs regards, veulent trouver la force, dans les images, de nous attacher passionnément aux choses. Nous désirons cet attachement et cette passion. Nous les recherchons dans l'art. C'est là qu'on les trouve !

L'art s'émerveille de l'étrangeté, de la nouveauté toujours nouvelle qu'il découvre aux choses. Il s'en inquiète aussi. Cette étrangeté, jamais aucun regard ne l'épuise. On en vient à penser les opposés ensemble. Dans l'art comme dans l'amour, nos sentiments, toujours, sont en eux-mêmes contraires. Ni l'art n'induit les hommes en vérité, ni il les induit en erreur. Ni il ne les fournit en idéaux, ni il ne sublime leurs douleurs. Nous autres, hommes, voulons savoir à toute force ce qu'est ce qui est et quoi en faire. Ce vouloir-là n'est pas celui de l'art. Lui ne

questionne pas; lui ne veut rien savoir - il s'étonne - l'art s'étonne. Il est la pensée qui s'exclame : ceci est ! La pensée fait par l'art l'expérience du toujours-autre, l'expérience absolue de l'altérité, inépuisable. Quel peintre, comblé par son oeuvre, a-t-il jamais cessé de peindre ? déposé sa palette ? mis ses brosses et ses toiles au rancart ? On mène, dans l'art, une quête que rien, que la découverte de nul graal ne saurait interrompre. On n'y est en quête de nulle chose. On veut qu'advienne incessamment cet évènement : la rencontre passionnée avec toute chose.

L'art ne comble pas l'âme. Il ne laisse pas la pensée quiète. Il pense l'étrangeté de toute chose : toujours étrangère à nous et à elle-même. Toute image est affaire d'ombre et de lumière. A la lumière solaire, on se saisit d'une proie qui est une ombre. Ou bien pendant la nuit, le peintre voit la face d'ombre du ciel se retourner vers lui pour être perçue à l'envers de la lumière stellaire. Quand seraient dits tous les mots qu'on pourrait dire, visiblement les images seraient encore là, intactes devant nos yeux, exerçant sur eux une fascination inchangée, in-entamées par nos regards comme par nos mots. Parce que nous le savons, il advient par bonheur que le flux de nos commentaires s'interrompe. .../...

«La folie du Calife»**Extraits****Marc Le Bot ... suite et fin**

Alors, l'étrangeté des images nous donne l'étrangeté des choses du monde; en regard de ces choses, les artifices de l'art nous font les yeux nus et la bouche muette. L'art nous mène aux limites de notre pensée. Il ne cesse pas, là, de penser. Au contraire : il est ce rôdeur des frontières qui affronte les expériences les plus étranges de la pensée. Comme bien des divinités païennes, il vit aux lisières entre terre et eau; entre ciel et terre.

L'image est autre chose que ce qu'elle représente ? Mais quoi ? Elle même se présente ? Elle représente la peinture même ? Sa seule fin est de faire l'expérience de l'irréductible étrangeté de cet objet à la pensée. L'art est le berceau corporel du monde; il accueille le monde quand il naît, chaque fois

qu'il naît. La fin de l'art n'est pas de travailler au bonheur ni au malheur des hommes. Sur le bonheur ou le malheur, il ouvre à une méditation en forme de rêverie : sans commencement ni fin.

L'oeuvre s'offre à la méditation immobile parce qu'elle immobilise espace et temps. Elle tient ce pouvoir d'une disposition étrange.

L'image provoque deux mouvements contraires dans l'esprit. Tantôt nous n'y voyons, qu'une assemblée de couleurs. La même image donne l'éveil des yeux à la reconnaissance des choses et leur éblouissement coloré. Un même regard lie et délie le sens du visible. Sans image, pas de pensée. Sans travail langagier d'une matière, pas d'image. Ce que nous nommons «art» est la pensée de la présence de ce qui est, inquiète et émerveillée. Souvent nous nommons «musical» cet accord présent mais fragile.

Quand on sacrifie le sens, qu'est-ce qui reste ? Reste la présence sans phrase, «l'objectivité sans limite» de ce qui présentement est nommé dans la langue. La présence sans le sens est l'Enigme; la pensée s'y recueille dans un mouvement d'effroi et d'admiration. Alors les choses cessent d'être ce que nous savons d'elles. Elles sont enfin ce qu'elles sont lorsque nous passons outre nos savoirs : toujours nouvelles, toujours ornées de leurs atours; toujours autres qu'à leur ordinaire; toujours présentes dans une étrangeté à nous et à elles-mêmes que la pensée ne réduit pas et que nous nommons la beauté. L'art est ce mode de la pensée qui nous reconduit inlassablement à considérer en toutes choses, non le savoir que nous pouvons acquérir; mais cette part d'irréductible énigme qui, précisément, la rend à nos yeux «admirable». C'est à partir de là qu'on peint et qu'on écrit.



Marielle LEVEQUE «Monotypes»